

La démarche critique d'Herbert Marcuse ou un nouveau type de critique sociale*

in: Canadian Journal of Political Science 2:4(Dec. 1969), pp. 448-470.

BERNARD SOLASSE *Université Laval*

« Dans la contradiction, la pensée
doit devenir de plus en plus négative
et utopiste par rapport à la réalité »¹

Un thème majeur traverse l'œuvre d'Herbert Marcuse — « c'est celui de l'échec du pacte scellé au XIXe siècle entre la pensée critique et une classe sociale capable de changer le monde »². Cependant, le recul de l'idéologie révolutionnaire et de la pratique révolutionnaire dans les sociétés industrielles avancées ne signifie ni la fin des contradictions, ni surtout la condamnation définitive de l'idée de révolution.

Plus la société devient répressive, plus l'efficacité de la répression masque les contradictions, plus les hommes intériorisent les modes de comportement, les (pseudo) valeurs, la (pseudo) rationalité, l'idéologie qui leur sont imposés — ce qui peut créer chez eux un sentiment de « fausse liberté » et de « faux bonheur » — plus le rôle critique de la raison devient essentiel.

Paradoxalement, c'est dans la conscience malheureuse et dans le désespoir que réside l'espoir; car la conscience malheureuse implique le refus de la domination et le désespoir, un sentiment d'impuissance qui n'en traduit pas moins une réelle volonté de libération³. « C'est seulement à cause de ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné », c'est sur cette citation de Walter Benjamin que se termine *L'homme unidimensionnel*⁴.

La mise en question radicale de la « société industrielle répressive » — l'expression concerne autant la société américaine que la société soviétique — ne relève dans l'œuvre d'Herbert Marcuse d'aucune science sociale particulière, mais de la raison, c'est-à-dire de la pensée théorique.

La problématique d'Herbert Marcuse est donc en définitive d'ordre philosophique : cette référence permanente au pouvoir de la pensée négative qui la traverse de part en part, renoue avec la tradition du rationalisme critique, mais devenue avec Hegel consciente de sa dimension historique et dont *Raison et révolution* retrace l'histoire. Depuis lors, « la Référence à la Raison a toujours été

*Cet essai, consacré à la démarche critique d'Herbert Marcuse, a été rédigé et présenté à l'occasion d'un séminaire organisé par le Département de sociologie de l'université Laval et consacré à l'étude de divers auteurs contemporains.

¹Herbert Marcuse, préface de *Kultur und Gesellschaft* (Frankfort/Main, 1955), cité par Robert Castel, préface de Herbert Marcuse, *Raison et révolution* (Paris, 1968), 23.

²Robert Castel, présentation de *Raison et révolution*, 10.

³Ce thème repris dans *La fin de l'utopie* a été analysé par Emmanuel Herichon dans le compte rendu de « L'homme unidimensionnel » publié dans *L'homme et la société : Revue internationale de recherches et de synthèses sociologiques*, no 8 (avril, mai, juin 1968), 239.

⁴Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel* (Paris, 1967), 281.

The Critical Posture of Herbert Marcuse

Herbert Marcuse owes his notoriety primarily to the loud echoes evoked by his words among American and European student militants; he is in danger of becoming their first victim as is the wont of fashionable men and ideas.

But the real interest of his intellectual approach lies elsewhere, in his unceasing and relentless efforts to criticize advanced industrial societies which he judges to be repressive; to explain the mechanisms through which this repression is internalized, thus blocking any perspective allowing for radical change; and to found a new type of industrial society, compatible with, and favourable to, the "liberation" of man.

This paper retraces the main lines of this intellectual development, stressing particularly its philosophical foundations and its innovations with respect to the sources from which it is derived.

l'instrument d'une critique de la réalité donnée, qui conteste les formes d'organisation de l'expérience humaine au nom d'une existence libre et autonome »⁵.

La démarche critique d'Herbert Marcuse comporte, semble-t-il, trois moments d'ailleurs complémentaires. Elle est indissociable d'un mouvement de la pensée essentiellement dialectique, qui va de l'existence à l'essence, dépasse l'existence au profit de l'essence et vise, enfin, à inscrire l'essence dans l'existence, c'est-à-dire l'instauration dans l'histoire d'un ordre rationnel.

A l'origine, le constat déjà mentionné, celui du double reflux de la pensée critique et de l'action révolutionnaire, du moins dans les sociétés industrielles avancées de type occidental; reflux que renforce de surcroît, l'échec de la Révolution soviétique en tant que tentative d'instaurer une société non-répressive. Ce constat est expliqué, développé, explicité dans un bilan descriptif et apparemment « sociologique » des manifestations et des effets de la répression. L'ensemble peut être considéré comme le premier moment de la démarche critique de Marcuse.

Ce double reflux, ce bilan appellent une explication et, c'est à ce niveau, qui correspond également au second moment de la démarche critique de Marcuse, qu'apparaît l'originalité de cette dernière. L'analyse abandonne le terrain, les concepts et la méthode de la sociologie pour devenir philosophique. Si l'analyse s'appuie sur les faits et les données de l'expérience immédiate, c'est pour les nier aussitôt, pour en dénoncer la facticité dans un mouvement explicatif qui en manifeste les contradictions internes et l'irrationalité. L'explication du double reflux de la pensée critique et de l'action révolutionnaire ne réside pas dans la disparition des contradictions — celles-ci persistent modifiées et aggravées — mais dans le fait qu'elles ne sont plus perçues comme telles. Les contradictions sont, en quelque sorte, masquées, suspendues, elles ne constituent plus ni la trame, ni le moteur de l'histoire du moins dans la phase actuelle, et ce, dans la mesure où le caractère répressif des sociétés industrielles supprime jusqu'à leur perception dans la conscience réifiée et aliénée. La « répression » s'appuie sur la rationalité technologique. Celle-ci, en tant que principe constitutif de la répression, implique l'élimination de toute négativité; et devient simultanément l'instrument et le véhicule de la répression. La « répressivité » est une caractéristique commune des sociétés industrielles avancées, elle transcende l'opposition capitalisme-socialisme, l'antagonisme entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique sur la base commune de

⁵Castel, présentation de *Raison et révolution*, 17.

la rationalité technologique; seules varient l'intensité de la répression et sa légitimation idéologique. L'explication est donc théorique. Le concept de « société répressive » n'est pas une donnée de l'expérience, mais un construit, qui, simultanément, représente le premier pas vers la libération en tant que prise de conscience du caractère répressif de la société, manifestant ainsi le caractère libérateur de la pensée critique. Le concept de société répressive débouche sur la mise à jour et la dénonciation passionnée des conséquences de la répression. Le concept de « société répressive » se résoud dans son contraire; à la « société répressive » s'oppose dialectiquement la « société non-répressive », dont la réalisation constitue l'enjeu de la libération.

C'est à ce niveau que se pose la question de l'action et plus précisément de la stratégie de la libération; elle correspond au troisième moment de la démarche critique de Marcuse.

Ces quelques remarques ont dicté la composition de cet essai, mais il ne faudrait pas en conclure que la démarche critique d'Herbert Marcuse s'organise chronologiquement selon cette progression. Ces trois dimensions de la démarche critique s'enchevêtent, s'interpénètrent constamment, ce qui ne va pas sans en rendre la compréhension difficile, surtout pour un esprit non rompu aux exigences de la dialectique.

L'Homme unidimensionnel appartient au premier moment de cette démarche critique et se présente comme un bilan de la répression, des moyens qu'elle utilise et de ses effets. C'est un véritable acte d'accusation, mais descriptif, presque factuel. L'intérêt de ce bilan réside moins dans l'accumulation des faits et des arguments que dans la dimension nouvelle que revêt, dans cette perspective, le concept de « réification ». L'homme n'est plus seulement l'instrument « réifié » de la production, mais la matière première de la production. L'homme devient objet et comme tel manipulé, dans son existence sociale comme dans son existence privée. La « réification » atteint l'intimité de l'homme, les instincts, les besoins, la conscience. Le langage n'exprime plus la négativité, les contradictions et les transgressions; le Logos et l'Eros, la connaissance théorique et la connaissance érotique⁶; le langage est celui de la stricte positivité. Les éléments critiques de la Raison sont affaiblis, éliminés, parce que chargés de négativité et supplantés par les éléments positifs, régulateurs de cette dernière. Eros se transforme en une logique de la satisfaction. « Le Logos a cessé d'appréhender les phénomènes, l'Eros a cessé, à fortiori, de juger la valeur éthique des faits; la connaissance est une dimension intégrée, l'amour une dimension perdue . . . Le triomphe de la pensée positive, de la logique de la domination technologique, c'est le triomphe de l'existence apparaissant comme essence, sur l'essence véritable, de l'irrationnel présenté comme raison sur le rationnel, du faux transformé en vrai sur le vrai, du laid embelli sur le beau »⁷.

*Eros et civilisation*⁸ apparaît comme une théorie de la socialisation, c'est-à-dire, dans la problématique d'Herbert Marcuse, de la logique, des moyens de la répression, de l'acceptation et de l'intériorisation d'un ordre social répressif. *Eros et*

⁶Henri Lefevre, « L'irruption de Nanterre au sommet » dans *L'homme et la société*, no 8 (avril, mai, juin 1968), 567

⁷Herichon, « L'homme unidimensionnel », 2389

⁸Herbert Marcuse, *Eros et civilisation* (Paris, 1963), 239 pp.

civilisation représente le sommet de la démarche critique de Marcuse en « démontrant » la possibilité d'une société non-répressive. Le troisième moment — la stratégie de la libération — n'est qu'esquissé dans *Eros et civilisation* et dans *L'homme unidimensionnel*; *La fin de l'utopie*⁹ apporte quelques indications sur cette question.

I. Les fondements économiques, sociologiques et politiques de la démarche critique d'Herbert Marcuse

Dès le premier moment de la démarche critique de Marcuse se dessinent divers thèmes majeurs, qu'il semble possible de regrouper pour la commodité de l'analyse selon une perspective allant de l'infrastructural au superstructurel, des techniques de production à l'idéologie et à la culture, étant entendu que cette dernière question sera traitée plus à fond lorsqu'il sera question de la répression.

A. DÉVELOPPEMENT DES FORCES PRODUCTIVES

Dans les sociétés industrielles avancées de type capitaliste, et plus particulièrement aux Etats-Unis, le développement des techniques de production atteint aujourd'hui le stade de l'automation progressive¹⁰. L'accroissement de la productivité entraîne celui de la production et favorise un élargissement de l'accès à la consommation, dont bénéficie non pas une classe de privilégiés, mais l'ensemble de la population à l'exception des groupes marginaux. L'économie de marché s'est transformée en une économie dirigée de profit. Au capitalisme libéral, succède le capitalisme organisé¹¹, caractérisé par la concentration économique et financière, par l'intervention directe ou indirecte de l'Etat, par l'instauration de certaines formes de planification qui n'excluent pas la recherche du profit et par le développement des politiques sociales.

Des tensions subsistent notamment dans le domaine de l'emploi. « Au stade atteint actuellement par le capitalisme avancé, les organisations ouvrières s'opposent avec raison à une automation qui ne compense pas les pertes d'emploi. Elles demandent qu'on utilise le plus possible la force de travail humaine dans la production matérielle et ainsi elles s'opposent au progrès technique. Cependant, en agissant ainsi, elles s'opposent également à ce que le capital soit utilisé de la façon la plus efficace, elles empêchent que les efforts ne se multiplient pour accroître la productivité du travail »¹². Il en résulte un risque de répression qui pourrait « réactiver le conflit des intérêts de classe »¹³.

B. LES STRUCTURES SOCIALES

Dans les sociétés capitalistes avancées, aux Etats-Unis surtout, les oppositions et les contradictions entre les classes sociales sont « suspendues ». La classe ouvrière ne représente plus la négociation de l'existant, elle a perdu son potentiel révolutionnaire.

⁹Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie* (S. A. Neuchatel, Suisse, 1968), 190 pp.

¹⁰Herbert Marcuse, « Le socialisme dans la société industrielle », dans *Revue internationale du socialisme*, année 2, no 8 (mars-avril 1965), 148.

¹¹Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 33.

¹²*Ibid.*, 62.

¹³*Ibid.*, 62.

L'apparition de cette conjoncture nouvelle — et ceci constitue une première explication d'ordre sociologique du reflux des situations et de l'action révolutionnaires — est liée objectivement à la transformation des techniques de production et à ses conséquences sur le travail ouvrier : la quasi-disparition de l'autonomie professionnelle, le morcellement et la différenciation croissante des tâches, leur subordination à l'organisation du travail, que complète le sentiment de participer à la création des conditions d'une production élargie et finalement bénéfique pour tous, sentiment qu'entretient et développe le culte de la productivité¹⁴.

Ces transformations objectives du travail ouvrier, conjuguées à la diminution du temps de travail, donc à l'extension des loisirs et à l'augmentation croissante du niveau de consommation, créent à leur tour un ensemble de conditions favorables « à l'assimilation des besoins et des aspirations au niveau de vie, des activités de loisirs, des activités politiques »¹⁵, favorisant ainsi l'intégration sociale, culturelle et politique de la classe ouvrière dans la société. Inlassablement, ce thème revient comme un leit-motiv dans l'œuvre d'Herbert Marcuse, dans ses livres, ses articles, en réponse aux questions et aux critiques qui lui sont adressées. Aux thèses de Serge Mallet, sur « La nouvelle classe ouvrière » et sa politisation probable, Herbert Marcuse répond en évoquant les faits, ou encore en citant C. Wright Mills, lorsqu'il affirme que la syndicalisation des cols blancs, si elle se produisait, ne produirait, dans le meilleur des cas, qu'une conscience syndicale, c'est-à-dire, dans l'optique nord-américaine, économico-professionnelle et non pas une conscience politique radicale¹⁶. Les seules concessions qu'il accorde à ses interlocuteurs — elles sont récentes — concernent le caractère plus radical des luttes menées par certaines organisations syndicales européennes en France et en Italie notamment.

C. LES STRUCTURES POLITIQUES

La situation politique intérieure dans les sociétés capitalistes est, dans une large mesure, le reflet des caractéristiques précédentes.

L'analyse de la classe dominante et l'analyse de l'Etat ne sont qu'à peine esquissées. Sur ces questions, la pensée d'Herbert Marcuse semble fort proche de celle de Berle, C. Wright Mills, Vance Packard, William H. Whyte qu'il cite dans *L'homme unidimensionnel*¹⁷. La réalité du pouvoir appartient aux technocrates, aux militaires, aux représentants des trusts, mais c'est un pouvoir impersonnel, difficile à circonscrire, c'est le pouvoir des grandes organisations, des hiérarchies bureaucratiques. Les institutions démocratiques ne sont qu'une façade; aux Etats-Unis, le bipartisme n'offre aucune alternative politique réelle. Herbert Marcuse emploie l'expression « enfermement de l'univers politique »¹⁸. Simultanément, l'absence d'opposition permet d'éviter le recours à la violence.

Cette société, close à l'intérieur, est mobilisée en permanence contre l'ennemi extérieur, c'est-à-dire en Occident contre le communisme international; cette mobilisation renforce, à son tour, le caractère clos unidimensionnel de la société :

¹⁴Cette analyse, éparse dans l'ensemble de l'œuvre d'Herbert Marcuse, est présentée sous une forme ramassée et synthétique dans l'article publié dans le numéro 8 de la *Revue internationale du socialisme*, 135.

¹⁵Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 55.

¹⁶*Ibid.*, 83.

¹⁷*Ibid.*, 22-3.

¹⁸*Ibid.*, chap. II.

« cette mobilisation tout à fait rationnelle dans la constellation internationale actuelle, doit néanmoins créer en même temps l'ennemi, le danger, la mobilisation elle-même. L'ennemi est incorporé dans l'économie, et agit ainsi comme facteur puissant de progrès technique, de productivité croissante et d'intégration »¹⁹. Au niveau international, la puissance du capitalisme s'exprime et s'incarne dans un jeu complexe d'alliance économiques, politiques et militaires²⁰.

D. L'ANALYSE DE LA SOCIÉTÉ SOVIÉTIQUE

Du *Marxisme soviétique*²¹ à *L'homme unidimensionnel* se dessine la continuité du Projet critique d'Herbert Marcuse. Seul diffère l'ordre de la progression de la démarche critique. *Le marxisme soviétique* part en effet de la superstructure idéologique, pour lui opposer le démenti, de la réalité, de l'ordre des faits et dénoncer finalement le caractère répressif de la société soviétique. L'analyse s'appuie sur le même constat que précédemment : le développement du capitalisme manifeste une autre forme de dépassement que celle prévue par Marx, Lénine et Staline surtout ; « un changement dans les relations entre les classes en conflit, par lequel le prolétariat cesse de se comporter en classe révolutionnaire. L'apparition de cette possibilité, ajoute Marcuse, est peut-être le facteur le plus décisif de l'évolution du Marxisme soviétique »²². En effet, l'affaiblissement du potentiel révolutionnaire du prolétariat dans les sociétés capitalistes avancées confine la révolution socialiste dans les pays « où le prolétariat n'avait pas été intégré à la société industrielle, et où le régime avait fait preuve de désintégration politique aussi bien que d'arriération économique »²³.

Dans ces conditions, l'industrialisation devient un impératif d'autant plus catégorique que la tension internationale impose un renforcement constant du potentiel économique, politique et stratégique de l'Union soviétique. Cette évolution et son corrélat, le renforcement constant des institutions politiques et militaires soviétiques, perpétue, à son tour, « l'environnement capitaliste » et provoque même son unification intercontinentale²⁴. Telle est la toile de fond sur laquelle se déroule l'analyse « sociologique » de la société soviétique, celle-ci s'articule autour de quelques propositions essentielles :

Le système économique soviétique, orienté vers la recherche d'une productivité accrue, perpétue l'existence du travail aliéné.

En Union Soviétique, l'appropriation collective des moyens de production (leur nationalisation) « n'est qu'un procédé technico-politique pour accroître la productivité du travail, accélérer le développement des forces productives et les contrôler d'en haut (planification centrale) un changement dans le mode de domination et non un préalable à son abolition »²⁵.

En Union Soviétique, comme aux Etats-Unis, les superstructures politiques sont largement déterminées par les structures économiques, mais une différence essentielle subsiste, puisque, dans le premier cas, l'Etat soviétique devient ainsi le seul agent responsable du développement et de la croissance économique. « L'Etat devient, sans éléments intermédiaires, l'organisation politique directe de l'appareil

¹⁹Marcuse, « Le socialisme dans la société industrielles », 152

²⁰Marcuse, *La fin de l'utopie*.

²¹Herbert Marcuse, *Le marxisme soviétique* (Paris, 1963).

²²*Ibid.*, 14.

²³*Ibid.*, 40.

²⁴*Ibid.*, 129.

²⁵*Ibid.*, 104.

productif, le gestionnaire général de l'économie nationalisée, l'intérêt collectif hypostasié »²⁶.

En l'absence de contrôle social effectif — contrôle social est ici synonyme de « contrôle par la base »²⁷ — le contrôle technico-administratif devient décisif, il est assuré par la bureaucratie — l'appareil de l'Etat — que contrôle à son tour le Parti. La bureaucratie constitue une classe supérieure, privilégiée; « elle représente par conséquent l'intérêt collectif sous une forme réifiée où les intérêts individuels sont séparés des individus et usurpés par l'Etat »²⁸. Mais la bureaucratie et le Parti sont divisés par des rivalités internes dont l'enjeu est l'exercice et le contrôle du pouvoir. L'unité de l'ensemble est assuré par un jeu complexe de mécanismes. D'une part, « le plan central s'affirme sur les intérêts privés et les synthétise en dernier ressort »²⁹ et, d'autre part, l'ensemble de la bureaucratie, — administration et parti — jusqu'à l'échelon le plus élevé est soumis à l'aiguillon de la terreur ou, après le relâchement de celle-ci, à l'application improvisée de mesures politiques ou de sanctions débouchant sur la perte du pouvoir³⁰.

Le système soviétique est donc totalitaire, dans la mesure où il soumet l'ensemble de l'existence collective et privée aux exigences de la productivité, condamne toute forme d'opposition et renvoie dans un avenir hypothétique la promesse de la libération.

E. LES CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DES SOCIÉTÉS INDUSTRIELLES AVANCÉES

Au-delà de leurs caractéristiques spécifiques, le système socialiste et le système capitaliste, la société américaine et la société soviétique, manifestent de nombreux points de ressemblance, qui parfois vont jusqu'à l'assimilation. Dans les deux cas, l'augmentation de la productivité est considérée comme un impératif catégorique : en Union Soviétique « l'industrialisation totale semblait exiger des modèles d'attitude et d'organisation qui rapprochent l'Occident et l'Est. La gestion efficiente hautement rationalisée et centralisée, et œuvrant avec un matériel humain et technique également rationalisé et coordonné, tend à susciter une centralisation politique et culturelle »³¹. La notion de productivité se situe au cœur de la démarche « sociologique » d'Herbert Marcuse. Concept synthétique, elle permet d'expliquer les caractéristiques communes des diverses sociétés industrielles avancées qu'elles soient de type capitaliste ou socialiste, y compris leur « parenté » culturelle, au risque de sous-estimer la spécificité de cette dernière dimension.

Sur cette base, les deux systèmes partagent les traits communs de la civilisation industrielle la plus récente : « la centralisation et l'embrigadement évincent l'entreprise individuelle et l'autonomie de l'individu; la concurrence est organisée et rationalisée, les bureaucraties économiques et politiques exercent conjointement le pouvoir; le comportement de la population est coordonné grâce aux Mass-Media, à l'industrie des distractions, à l'enseignement »³². Les deux sociétés sont totalitaires. On assiste dans les deux cas à une « uniformisation de l'existence privée et publique ». L'individu devient la proie du conformisme, de l'opinion publique, de la propagande de l'administration. En Occident, lorsque ces instru-

²⁶*Ibid.*, 166.

²⁸*Ibid.*, 145.

³⁰*Ibid.*, 148.

³²*Ibid.*, 103.

²⁷*Ibid.*, 145.

²⁹*Ibid.*, 147.

³¹*Ibid.*, 265-6.

ments se révèlent efficaces, « les droits et les institutions démocratiques pourront être accordées par la constitution sans qu'il y ait danger que l'on en abuse pour s'opposer au système »³³. Dans les deux sociétés l'opposition est suspendue. En Union Soviétique, elle est purement et simplement interdite, au profit de la mobilisation permanente contre l'ennemi extérieur et pour l'édification du socialisme. Les tendances uniformisantes de la culture de masse et la terreur suppriment — du moins apparemment — tout conflit entre l'individu et la société, nivellent les valeurs individuelles et les valeurs collectives, soumettant les premières aux secondes, « l'individu agit et pense « moralement » dans la mesure où il fait avancer pas ses actions et ses pensées, les objectifs et les valeurs fixées par la société, c'est-à-dire par le Parti lorsqu'il s'agit de l'Union Soviétique³⁴. La valeur est en ce sens « extérieure » à toute action ou pensée individuelle particulière.

La domination ne se limite pas à l'univers économique et politique. Les longs commentaires qu'Herbert Marcuse³⁵ consacre à « la pensée unidimensionnelle », et qui visent la société américaine, tendent à démontrer que la domination supprime jusqu'à la possibilité de prendre conscience des contradictions. Le langage devient « l'univers du discours clos »; les mots ne renvoient plus aux concepts qui nient « l'identification de la chose avec sa fonction », qui distinguent « ce que la chose est en dehors des fonctions contingentes qu'elle peut avoir dans la réalité établie ». Le langage perd sa dimension historique, ne peut plus s'employer à dévoiler le contenu historique, c'est-à-dire transitoire, des faits, les exigences, les besoins, les possibilités que nie la pseudo-rationalité de la pensée unidimensionnelle³⁶. Le triomphe de la pensée positive, notamment dans les sciences sociales, c'est le triomphe du fait sur le concept, de l'existence sur l'essence, du présent sur le devenir historique qualitativement autre, de la « pseudo-rationalité » de la société répressive sur la « rationalité rationnelle ».

Les concepts critiques sont rejetés dans le domaine du pathologique ou réduits à une dimension opérationnelle et ritualisée perdant toute portée critique. « Quand ce stade est atteint, la domination — en guise d'abondance et de liberté — envahit toutes les sphères de l'existence privée et publique, elle intègre toute opposition réelle, elle absorbe toutes les alternatives historiques. La rationalité technologique révèle son caractère politique en même temps qu'elle devient le grand véhicule de la plus parfaite domination, en créant un univers vraiment totalitaire dans lequel la société et la nature, l'esprit et le corps sont gardés dans un état de mobilisation permanente pour défendre cet univers »³⁷.

F. REMARQUES PRIVISOIRES SUR LA PORTÉE DE « L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE » DANS L'ŒUVRE D'HERBERT MARCUSE

A aucun moment, l'analyse sociologique n'atteint, dans l'œuvre de Marcuse, la rigueur d'une démarche scientifique : il s'agit plus d'une accumulation de faits, de données, de concepts souvent empruntés que d'une analyse rigoureuse et systématique.

³³*Ibid.*, 104.

³⁴*Ibid.*, chaps. 10-13, en particulier p. 292

³⁵Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, chaps. 5-7.

³⁶*Ibid.*, 42-3.

³⁷*Ibid.*, 42-3.

L'image qu'il propose des sociétés modernes, se contente en effet de rassembler des analyses dont on trouverait facilement ailleurs de nombreux équivalents sur l'hypertrophie des techniques, le développement de la bureaucratie, la planification technocratique, la productivité etc... On pourrait mettre plus fondamentalement en cause cet ouvrage — ajoute Robert Castel à propos de *L'homme unidimensionnel* — en montrant que le niveau de généralité auquel il se tient, lui rend malaisé la tentative de dépasser la vulgate parasociologique des idées reçues sur la consommation de masse, la standardisation des loisirs, le rôle des masses media³⁸.

Une autre étape pourrait être franchie dans le même sens, en soulignant le caractère « simplificateur » et « sélectif » de l'analyse sociologique de Marcuse : Simplificateur, dans la mesure où cette dernière ne respecte ni les exigences de la sociologie comme science sociale particulière, ni celles des diverses sciences sociales qu'elle tend à intégrer dans un continuum allant de l'infrastructure à la superstructure et qui n'est finalement qu'une caricature de l'approche marxiste, puisqu'elle ne respecte ni la relative spécificité des divers paliers de la réalité sociale, ni surtout le caractère dialectique de leurs interrelations³⁹.

Sélectif, c'est-à-dire partial. Le reproche est cette fois infiniment plus grave — mais semble néanmoins fondé dans la mesure où l'analyse ne retient que des faits congruents c'est-à-dire confirmant et justifiant à posteriori le postulat qui la fonde soit la disparition du potentiel révolutionnaire de la classe ouvrière dans les sociétés capitalistes avancées. L'on pourrait évoquer à l'appui de cette dernière affirmation les reproches adressés à Marcuse non par des détracteurs, mais par des interlocuteurs finalement bienveillants tels Isaac Deutscher, Serge Mallet ou encore et surtout Henri Lefevre⁴⁰.

En aucune façon, cette analyse ne se suffit à elle-même, elle n'est que le premier moment d'un effort de reconstruction synthétique de la réalité, l'introduction au concept de « société répressive ». Ses faiblesses apparaîtront dans toute leur ampleur lorsqu'il s'agira de définir une « stratégie de la libération ».

II. Du concept de « société répressive » au concept de « société non-répressive »

L'analyse sociologique, dont le concept de « société unidimensionnelle » représente à la fois l'aboutissement et le couronnement, ne constitue que le diagnostic préalable ou, si l'on préfère, le point de départ, le premier moment de la démarche critique d'Herbert Marcuse. L'explication ne débute réellement qu'avec le concept de « société répressive », synthétique, celui-ci au terme d'un renversement dialectique se résoudra en son contraire le concept de « société non-répressive », car définir la société comme répressive c'est en même temps définir la société non-répressive comme sa négation.

A. HERBERT MARCUSE ET LA MÉTAPSYCHOLOGIE DE FREUD⁴¹

Le concept de « société répressive » a été développé par Marcuse surtout dans *Eros et civilisation* au terme d'une référence explicite et permanente à la méta-

³⁸Marcuse, *Raison et révolution*, présentation de Robert Castel, 24.

³⁹Incidentement, nous soulignerons le grand intérêt de l'article d'Henri Lefevre intitulé « Forme, fonction, structure dans le capital » (notamment pp. 74-5) dans *L'homme et la société : Revue internationale de recherches et de synthèses sociologiques*, no 7, (février, mars 1968).

⁴⁰Notamment Henri Lefevre, « L'irruption de Nanterre au Sommet »; Marcuse, *La fin de l'utopie* et Marcuse, « Le socialisme dans la société industrielle ».

⁴¹Cet aspect de l'œuvre de Marcuse a été étudié par André Clair dans un remarquable article intitulé « Une philosophie de la nature » dans *Esprit*, janvier 1969.

psychologie de Freud : Tous les instincts devront être sublimés pour que l'individu et la civilisation puissent se développer :⁴² l'histoire personnelle (l'ontogenèse) et l'histoire de la société (phylogenèse) sont celles des instincts et surtout du principe de plaisir que Marcuse semble privilégier entrant en conflit avec l'environnement naturel et humain et se heurtant au principe de réalité. Cependant Marcuse prend ses distances par rapport à Freud notamment lorsqu'il soustrait l'imagination aux effets du principe de réalité la rattachant directement au principe de plaisir et surtout lorsqu'il introduit le principe de sur-répression destiné à rendre compte de la dimension spécifique des restrictions imposées aux instincts par la domination sociale.

La distinction entre répression et sur-répression est fondamentale. Dans l'optique freudéenne comme dans l'optique marcusienne, le concept de répression a une raisonnable plus biologique que sociale; dans les deux perspectives la répression est légitime dans la mesure où elle représente une condition du développement de l'individu et de la civilisation, alors que par contre le concept marcusien de « sur-répression » tend à réintroduire une certaine distanciation entre le social et le biopsychologique, distanciation plus marquée que celle que l'on constate dans l'œuvre de Freud. Cette distanciation apparaît plus clairement lorsque l'on considère l'évolution de la signification du principe de réalité lors du passage de la société « répressive » à la société « sur-répressive » : Dans le premier cas, le principe de réalité dans la perspective de la lutte contre la rareté en exprime les impératifs; l'on notera la colloration économique de cette approche.

Derrière le principe de réalité surgit le fait fondamental de « L'ananke » ou de la pénurie (lebensrot) qui signifie que la lutte pour l'existence se situe dans un monde trop pauvre pour que les besoins humains soient satisfaits sans des restrictions, des renoncements et des reports perpétuels. En d'autres termes, pour être possible toute satisfaction exige du travail, des accommodements plus ou moins douloureux, des entreprises pour se procurer les moyens de satisfaire ses besoins. Pendant le temps de travail qui occupe pratiquement toute l'existence de l'individu, le plaisir est en « suspens » et la douleur domine. Puisque les instincts fondamentaux tendent vers la prédominance du plaisir et l'absence de douleur, le principe de plaisir est incompatible avec la réalité et les instincts doivent se soumettre à un enrégimentement répressif⁴³.

Les impératifs liés à la lutte contre la rareté sont donc rationnels, ce qui légitime la répression des instincts et leur dérivation vers le travail comme autant de conditions nécessaires à la satisfaction des besoins économiques.

Par contre, la domination et la sur-répression ne sont pas rationnelles; elles le sont d'autant moins que la relative abondance des biens et des services produits pourrait permettre, dans les sociétés industrielles développées, la satisfaction des besoins économiques indépendamment des clivages sociaux et raciaux. Ainsi en établissant une nette distinction entre, d'une part, les impératifs de la lutte contre la rareté et, d'autre part, l'organisation historique de cette pénurie et les formes de domination historiques qu'elle peut engendrer. Marcuse prend nettement ses distances par rapport à Freud et surtout affirme le caractère spécifique de la dimension historique que la domination peut revêtir dans l'espace et dans le temps, indépendamment des exigences qu'implique la lutte contre la rareté.

B. LE CONCEPT DE « SOCIÉTÉ RÉPRESSIVE » ET LE PRINCIPE DE RENDEMENT

Le principe de réalité, fondement et justification de la répression, est une donnée

⁴²Marcuse, *Eros et civilisation*, 25.

⁴³*Ibid.*, 42-3.

historique. Dans les sociétés industrielles avancées, le principe de réalité⁴⁴ revêt une forme spécifique, et finalement irrationnelle, le principe de rendement, qui permet d'élucider l'étendue et les limites de la répression⁴⁵.

Le principe de rendement, qui est celui d'une société orientée vers le gain et la concurrence dans un processus d'expansion constante, présuppose une longue évolution au cours de laquelle la domination a été de plus en plus rationalisée. La direction du travail social assure maintenant la continuation de la société à une grande échelle, dans des conditions améliorées. Pendant longtemps, les intérêts de toute la société coïncident; l'utilisation fructueuse de l'appareil de production permet aux besoins et aux facultés des individus de s'accomplir. Pour la grande majorité des habitants, l'étendue et la forme de la satisfaction sont déterminées par l'usage de leur propre labeur, mais ce labeur est un travail pour un appareil qu'ils ne contrôlent pas, qui opère comme un pouvoir indépendant auxquels les individus doivent se soumettre s'ils veulent vivre. Et plus la division du travail se spécialise, plus cet appareil leur devient étranger. Les hommes ne vivent pas leur propre vie, mais remplissent des fonctions préétablies. Pendant qu'ils travaillent ce ne sont pas leurs propres besoins et leurs propres facultés qu'ils actualisent, mais ils travaillent dans l'aliénation. Dans la société, le travail alors devient général, comme les restrictions imposées à la libido⁴⁶.

Le principe de rendement implique plus que la simple administration des choses. Il appelle au nom de la rationalité une extension constante de la domination. La rationalisation de la production exige une domination accrue des hommes comme la condition de sa réalisation et de son efficacité, la mobilisation permanente de toutes les ressources, ce qu'a manifestée l'analyse sociologique. C'est à ce niveau qu'apparaît l'unité profonde des sociétés industrielles; le principe de rendement et les exigences qui s'y rattachent, transcendent en quelque sorte les caractéristiques spécifiques d'ordre économique, sociologique, politique, institutionnel qui différencient les sociétés industrielles avancées.

C. LE CONCEPT DE « SOCIÉTÉ RÉPRESSIVE » — L'INTÉRIORISATION DE LA RÉPRESSION
Le concept de « société répressive » permet également d'expliquer « comment les processus génériques qui commandent la production et la consommation des biens sociaux conditionnent la structure des motivations et des comportements les plus personnels jusqu'à donner l'illusion d'une perception spontanée du monde et d'autrui qui ne fait qu'intérioriser les déterminismes sociaux »⁴⁷. L'individu est l'agent de la répression de ses propres instincts; le principe de rendement se conjugue au principe de réalité; — comme se conjuguent répression et sur-répression — intériorisés, ils condamnent par avance toute forme de contestation notamment au nom de la lutte contre la pénurie. « Le principe de rendement commande de l'intérieur l'organisation des désirs et des besoins dans la loi de la contrainte généralisée »⁴⁸.

Dans la relation dialectique du « moi » et du « sur-moi », l'individu crée sa propre aliénation. Lorsque le principe de réalité est intériorisé, le recours à la terreur comme instrument de la domination ne s'impose plus; le sentiment de culpabilité qu'implique toute mise en question de la société suffit à assurer la

⁴⁴Le principe de rendement implique la répression et la sur-répression dans ce cas.

⁴⁵Marcuse, *Eros et civilisation*, 49.

⁴⁶*Ibid.*, 50.

⁴⁷Marcuse, *Raison et révolution*, présentation de Robert Castel, 26.

⁴⁸*Ibid.*, 27.

pérennité de cette dernière. « Dans le développement « normal », l'individu vit sa répression « librement » comme si elle était sa propre vie : Il désire ce qu'il est normal de désirer; ses satisfactions sont profitables à lui-même et aux autres et il est raisonnablement heureux, et souvent même de manière exubérante »⁴⁹.

D. LE CONCEPT DE « SOCIÉTÉ RÉPRESSIVE » ET LE CONCEPT MARXISTE D'ALIÉNATION
La théorie marxiste de l'aliénation est ici poussée à l'extrême. L'aliénation, dans la perspective marxiste apparaît « lorsque l'objet que le travail produit, son produit, est rencontré comme une entité indépendante de son producteur »⁵⁰. Bien qu'économique, l'aliénation dans la perspective de Marx n'en atteint pas moins l'essence de l'homme lui-même, dans la mesure où celui-ci est dépossédé de son travail. Pour Marcuse, l'origine de l'aliénation n'est pas uniquement d'ordre économique; elle englobe l'ensemble de l'existence humaine, les besoins, la culture, la vie privée et cela d'autant plus que l'homme « intériorise » lui-même la répression et la sur-répression.

E. LE CONCEPT DE « SOCIÉTÉ RÉPRESSIVE » ET LE CONCEPT DE RÉIFICATION
Le concept de « réification » est traité de la même façon. Pour Marx, la production capitaliste de marchandises a pour conséquence mystificatrice (au niveau de la conscience) de transformer les rapports sociaux entre individus en « qualités des choses elles-mêmes (la marchandise) et, davantage encore, de transformer les rapports de production en une chose (l'argent) »⁵¹. La réification conduit à percevoir « les rapports sociaux réels entre les hommes comme une totalité close de rapports objectifs, masquant ainsi leur origine, leurs mécanismes de reproduction et la possibilité de leur transformation. Elle dissimule surtout le noyau et le contenu humain de ces rapports »⁵².

Le concept marxiste de réification est repris par Georg Lukacs dans des termes presque analogues. « L'essence de la structure marchande a déjà été souvent soulignée, elle repose sur le fait qu'un rapport, qu'une relation entre personnes prend le caractère d'une chose et de cette façon, d'une objectivité illusoire qui par son système de lois propre, rigoureux, entièrement clos et rationnel en apparence, dissimule toute trace de son essence fondamentale, la relation entre hommes »⁵³.

Pour Lukacs, le prolétariat conscient peut « faire éclater la structure réifiée de l'existant par une relation concrète aux contradictions se faisant concrètement jour dans l'évolution de l'ensemble, par une prise de conscience du sens émanant de ces contradictions pour l'évolution de l'ensemble »⁵⁴. C'est ce que conteste Marcuse, lorsqu'il affirme que le prolétariat a perdu sa conscience révolutionnaire; celle-ci est en quelque sorte entièrement réifiée, totalement positive. La raison est elle-même réifiée, l'imagination elle-même est atteinte. « L'imagination a été touchée par le processus de réification. Nous sommes possédés par nos images, nous souffrons par nos images »⁵⁵.

⁴⁹Marcuse, *Eros et civilisation*, 51.

⁵⁰Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique* (Paris, 1951), 57.

⁵¹Marcuse, *Raison et révolution*, *Ibid.*, 325-6.

⁵²*Ibid.*, 327.

⁵³Georg Lukacs, *Histoire et conscience de classe* (Paris, 1960), 384 pp.

⁵⁴*Ibid.*, 243.

⁵⁵Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 274.

F. LES CONTRADICTIONS DE LA « SOCIÉTÉ RÉPRESSIVE » — LA SOCIÉTÉ « NON-RÉPRESSIVE »

Si dans cet univers aliéné et réifié il reste un espoir, de dernier réside dans la conscience du philosophe, dans la raison non aliénée et dans la contestation des groupes marginaux que la société répressive n'a pas encore « intégrés ». Seule, la raison critique, théorique et pratique fait éclater les contradictions de la société répressive.

La société répressive est à la fois légitime et rationnelle pour lutter contre la pénurie. Mais la lutte contre la pénurie n'est qu'une étape historique qui perd sa raison d'être dès que le développement des forces productives permet d'éliminer la pénurie. Or, la société répressive s'y refuse sur la base de l'idéologie productiviste, de la mobilisation totale, de son organisation politique et de ce fait devient « sur-répressive ».

La contradiction essentielle est donc celle qui oppose l'abondance relative et la « sur-répression ». La solution de cette contradiction ouvrirait la voie à l'instauration d'une société non-répressive, où le principe de réalité ne serait plus dominé par le principe de rendement, mais par Eros. Ce renversement dialectique, le passage de la « société répressive » à la « société non-répressive » ne peut se comprendre qu'au terme d'une référence aux fondements de la démarche critique d'Herbert Marcuse. Eros, la raison et une philosophie de l'histoire les réunissant, sont à la fois les principes fondamentaux à partir desquels se structure la critique de la société répressive et les exigences qui permettront de définir la « société non-répressive ».

III. Les fondements « philosophiques » de la démarche critique d'Herbert Marcuse

La progression de la critique de la société « sur-répressive » et le passage, au terme d'un renversement dialectique, à la société « non-répressive », manifestent les fondements « philosophiques » de la démarche critique d'Herbert Marcuse. Ceux-ci s'articulent autour de trois concepts fondamentaux : Eros, la raison et une philosophie de l'histoire qui les réunit.

A. EROS

L'Eros freudien est entaché d'une certaine ambiguïté : il est élan vital, spontanéité, « pure positivité » ; mais simultanément il tend à se résoudre dans la destruction, dans le retour à l'inorganique. Le principe du « Nirvana » enchaîne Eros et l'instinct de mort, Eros et l'instinct de destruction. C'est d'ailleurs ce que souligne Marcuse au terme d'une lecture attentive de Freud et en évoquant les études de Ferenczi et de Geza Roheim. « La forte persistance du principe du Nirvana dans la civilisation éclaire l'étude des contraintes imposées au pouvoir d'Eros bâtisseur de culture. Eros crée la culture dans sa lutte contre l'instinct de mort ... c'est l'échec d'Eros, l'absence de satisfaction dans la vie qui augmente la valeur instinctuelle de la mort ... »⁵⁶.

Pour sa part, Marcuse rejette l'ambiguïté de l'Eros freudien. Eros n'est que « pure positivité », le seul fondement possible d'une civilisation de la liberté et du bonheur. Comme donnée de l'expérience que manifeste l'imaginaire au stade

⁵⁶Marcuse, *Eros et civilisation*, 101.

de la société sur-répressive, comme objet d'étude Eros est en quelque sorte l'énergie brute et renvoie comme tel, selon l'expression de Robert Castel à une « infra-nature »⁵⁷. Mais Eros est également un concept au sens hegelien, c'est-à-dire une idée visant à penser l'existence humaine comme « une totalité sensée »⁵⁸. A ce titre Eros renvoie à la représentation d'une supra-nature, d'un construit conciliant le bonheur et la raison et devient en quelque sorte « l'idée régulatrice d'une histoire rationnelle et non la projection dans l'histoire humaine d'un mythe naturaliste ».

Il semble qu'Eros soit réellement l'essence de l'être, l'alpha et l'omega de sa réalisation dans l'existence historique, la Raison, le Logos n'étant que l'instrument de cette réalisation. Si cette interprétation s'avérait exacte, elle impliquerait une rupture totale avec la tradition hegelienne qui pourtant imprègne les premières œuvres de Marcuse, le refus de l'identité établie par Hegel entre réalité et rationalité. L'essence de l'être ne serait plus Logos mais Eros élevé au rang de principe ontologique.

L'interprétation de Nietzsche par Marcuse milite en ce sens. « Nietzsche expose le gigantesque sophisme sur lequel la philosophie et les morales occidentales ont été construites. La transformation des faits en essence, des conditions historiques, en conditions métaphysiques Nietzsche parle au nom d'un principe de réalité fondamentalement antagonique à celui de la civilisation occidentale. La forme traditionnelle de la raison se trouve rejetée sur la base de l'expérience de l'être-comme-fin-en-soi; de l'être plaisir (Lust) et joie »⁵⁹.

Pourtant l'équivoque subsiste dans la mesure où Eros n'est jamais clairement défini. Affirmé, il n'est saisi qu'en situation historique, qu'à travers telle ou telle société particulière ou répressive comme le principe de leur négation, de leur refus. La société non-répressive est elle-même définie comme la négation de la société répressive.

B. LA RAISON

Une équivoque analogue frappe le concept de raison pourtant essentiel dans la démarche critique de Marcuse et cette équivoque ne disparaît jamais totalement. Dans *Raison et révolution* qui relève moins de la philosophie que de l'histoire de la philosophie, la Raison apparaît écartelée entre deux visées philosophiques engageant deux définitions correspondantes de la vérité, c'est-à-dire deux conceptions des rapports entre la raison et l'être, entre le concept et son objet.

Il s'agit là de deux options métaphysiques. Au terme de la première, la Raison est essentiellement dialectique et historique. La Raison tend à dévoiler « la tension entre l'essence et l'apparence (seule l'apparence est donnée par l'expérience) entre « est » et « devrait »⁶⁰. La vérité est la négation de l'existant, de sa finitude, de sa contingence, au profit de l'être en devenir incluant l'ensemble de ses manifestations historiques comme totalité achevée. La seconde option définit la vérité comme l'accord avec les faits tels que donnés par l'expérience, elle nourrit toutes les

⁵⁷Marcuse, *Raison et révolution*, présentation de Robert Castel, 31.

⁵⁸*Ibid.*, 32.

⁵⁹Marcuse, *Eros et civilisation*, 111.

⁶⁰Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 165.

variétés d'empirisme y compris le positivisme, elle concourt au « maintien du statu quo »⁶¹.

Ce dilemme qui est celui de l'interrogation philosophique par excellence, Marcuse ne le tranche jamais. *Raison et révolution* n'est ni un traité de métaphysique, ni une critique de la connaissance au sens Kantien du terme, mais relève plutôt de l'histoire de la philosophie⁶², d'une histoire de surcroît partisane au sens politique du terme. L'œuvre débute par un parti pris, qui est aussi un pari « l'ouvrage tout entier, écrit Robert Castel, est en fait une illustration de la fonction critique et partant révolutionnaire de la pensée théorique »⁶³. Ce parti pris initial aboutit à privilégier la première option philosophique, mais au terme d'une démarche plus politique que philosophique. La Raison, en vertu de ce choix, devient le pouvoir de la pensée négative, une force politique, l'instrument de la libération.

A partir du XVIIIe siècle surtout, lorsque le rationalisme critique est devenu conscient de sa dimension historique. La référence à la Raison a toujours été l'instrument d'une critique de la réalité donnée qui conteste les formes d'organisation de l'expérience humaine au nom d'une existence libre et autonome. Tous les concepts rationalistes sont « bidimensionnels » ils réfèrent le fait au droit et la servitude à la liberté »⁶⁴.

« La raison, c'est le pouvoir de la pensée négative ». La Raison critique devient une arme et peut-être l'arme par excellence de ceux qui luttent pour la liberté, pour leur liberté, la bourgeoisie d'abord, le prolétariat ensuite. Son sort apparaît désormais lié au devenir politique de ceux qui l'utilisent. Le reflux actuel de la Révolution est aussi le reflux de la Raison critique, mais ce double reflux ne signifie pas que la Raison critique ait fait défaut, mais plutôt selon l'expression de Robert Castel que « la pratique critique » a fait défaut. « La fin des idéologies (et notamment le reflux de la Raison critique), ce n'est pas la fin des antagonismes, mais simplement le renoncement à la volonté de les dépasser ou l'impuissance à le faire, joints à la tendance à juger dérisoire ou archaïque toute forme de comportement ou de pensée qui ne définit pas le sérieux par la stricte conformité à l'ordre établi »⁶⁵.

C'est d'ailleurs ce que confirme cette citation d'Herbert Marcuse. « Dans l'équation Raison = vérité = réalité, qui associe le monde subjectif et le monde objectif dans une unité antagonique, la Raison est le pouvoir subversif, c'est le « pouvoir du négatif » qui établit la vérité pour les hommes et pour les choses, à la fois en tant que raison théorique et en tant que Raison Pratique. C'est-à-dire qu'il établit les conditions dans lesquelles les hommes et les choses peuvent devenir ce que réellement ils sont »⁶⁶.

Ce parti pris pour la Raison Critique permet d'établir une filiation qui d'Herbert Marcuse, à travers Marx, le jeune Marx surtout, remonte jusqu'à Hegel, c'est-à-dire jusqu'à l'origine du rationalisme critique moderne. Le point de départ est identique, il est l'expression d'une tension entre « est » et « devrait être ». Le thème est hegelien. Il appartient à la Raison, à la raison pratique surtout de réaliser l'être.

⁶¹Marcuse, *Raison et révolution*, présentation de Robert Castel, 12.

⁶²*Ibid.*, 13.

⁶³*Ibid.*, 12.

⁶⁴*Ibid.*, 17.

⁶⁵*Ibid.*, 21.

⁶⁶Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 147.

La Raison théorique appelle la Raison pratique agissant dans l'histoire. Le thème est marxiste. « A la lumière d'une vérité qui, en eux apparaît falsifiée et niée, les faits donnés apparaissent eux-mêmes comme faux et négatifs ». « Par conséquent, en fonction de la situation de ses objets, la pensée est amenée à mesurer leur vérité dans les termes d'une autre logique, d'un autre univers de discours. Et cette logique préfigure un autre mode d'existence; dans lequel la vérité s'accomplirait dans les mots et dans les actes des hommes »⁶⁷.

La Raison est donc non seulement pratique, mais historique, elle devient l'agent de la réalisation de l'homme et du monde : « La Raison en tant que développement et application de la connaissance, en tant que libre pensée a été l'instrument qui a créé le monde dans lequel nous vivons. Elle a été aussi l'instrument qui a permis l'injustice, le travail forcé et la souffrance. Mais la Raison, et la raison seule contient son propre correctif »⁶⁸.

Mais cette filiation qui remonte de Hegel à Herbert Marcuse en passant par le jeune Marx n'est qu'une filiation partielle puisqu'elle exclut à la fois l'idéalisme hegelien, la primauté de la Raison sur le réel. (« C'est à la pensée de déterminer le réel »⁶⁹) et non pas le matérialisme mais « l'économisme » de Marx dans les œuvres de la maturité. Cette rupture avec Hegel et cette tentative de dépassement de Marx semblent inscrites dans le concept de nature tel que le définit Marcuse. La nature est à la fois intérieure à la raison et accomplie par la Raison.

« La notion métaphysique selon laquelle la nature par l'histoire s'accomplit elle-même met en évidence les limites de la Raison ce qu'elle n'a pas conquis. Cette notion implique que ce sont des limites historiques. Il s'agit d'une tâche qu'il faut alors accomplir, ou plutôt entreprendre. Si la nature est en elle-même un objet de science rationnelle et légitime, elle est alors l'objet légitime de la Raison conçue comme pouvoir, et en même temps l'objet légitime de la raison conçue comme liberté; elle est objet de domination et en même temps objet de libération. Dès que l'homme est, en tant qu' « animal rationnel », capable de transformer la nature en utilisant les facultés de l'esprit et les capacités de la matière, le simple naturel acquiert, en tant qu'infra-rationnel, un statut négatif. C'est le domaine qui attend d'être compris et organisé par la Raison. « Dans la mesure où la Raison réussit à soumettre la matière à des buts et à des normes rationnels, toute l'existence infra-rationnelle apparaît comme étant défaut et privation, et la tâche historique consiste à venir à bout du défaut et de la privation »⁷⁰.

Ceci rejoint la distinction esquissée plus tôt entre infra- et supra-nature et confirme le rôle de médiateur de la Raison comme condition et comme instrument du passage de l'un à l'autre. La Raison n'est donc pas première, mais seconde par rapport à la nature qu'elle tend à façonner selon ses exigences propres.

Bref, l'on pourrait tenter de définir les caractéristiques essentielles du concept de Raison dans l'œuvre d'Herbert Marcuse de la façon suivante : Dans la société unidimensionnelle la Raison est critique et utopique. Critique car elle ne s'appuie pas et ne peut s'appuyer sur la pseudo rationalité des faits, sur les données de l'expérience immédiate : « les concepts critiques se dressent contre l'état de fait et

⁶⁷Marcuse, *Raison et révolution*, 48.

⁶⁸Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 157-8.

⁶⁹Marcuse, *Raison et révolution*, 56.

⁷⁰Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 260-1.

sont conduits à prendre la réalité à contrepied »⁷¹. Celle-ci doit être mise en question radicalement, et les contradictions qui la minent manifestées au grand jour. Utopique, car la « rationalité rationnelle » comme négation de l'existant, des situations vécues est nécessairement condamnée comme utopique par et au nom de la pseudo-rationalité imposée par la société répressive et tenue pour « vraie », pour rationnelle par la conscience aliénée.

De plus, la Raison est à la fois le fondement de la critique, la finalité de toute pratique et l'instrument de la libération :

Le fondement de la critique, car elle seule et non le recours aux faits permet de dénoncer comme fausse et inauthentique la pseudo-rationalité de la société répressive fondée sur le principe de rendement qui est lui même lié à une phase dépassée du développement industriel.

La finalité de toute pratique, c'est-à-dire de l'action, car la critique de la « société répressive » débouche sur l'affirmation de son contraire « la société non-répressive » considérée comme possible et souhaitable, mais tenue pour utopique par la conscience aliénée. Le concept de supra-nature et plus encore la notion de « nouvelle anthropologie »⁷² esquissée dans *Eros et civilisation* et dans *L'homme unidimensionnel*, plus élaborée dans *La fin de l'utopie* réunissent Eros et Logos, le principe de plaisir et la Raison.

L'instrument de la libération enfin, car c'est en dénonçant comme fausse et inauthentique la pseudo-rationalité, la « rationalité-irrationnelle » de la société sur-répressive, en manifestant ses contradictions internes, en opposant aux « faux besoins » les « vrais besoins » définis au niveau de la nouvelle anthropologie, que l'on peut espérer enrayer et briser le jeu des mécanismes et les forces de la répression.

C. UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

La distinction entre infra- et supra-nature et le passage de l'une à l'autre par la médiation de la raison théorique et pratique débouche dans l'œuvre d'Herbert Marcuse, sur une philosophie de l'histoire, mais de l'histoire comprise comme un tout englobant l'organique et l'inorganique, la matière et la pensée, l'homme et la société. Il s'agit bien d'une philosophie de l'histoire et non d'une philosophie de l'histoire de la nature, car la Raison théorique et pratique demeure l'instrument du devenir historique, qui n'est nullement l'expression de déterminismes naturels. La supra-nature est un construit, un projet, l'accomplissement par la médiation de l'homme des potentialités inscrites dans « l'infra-nature ».

Le chapitre VI d'*Eros de civilisation* intitulé les « limites historiques du principe de réalité »⁷³ est à cet égard des plus significatifs. Les catégories de la philosophie de l'histoire de Marcuse sont freudiennes et par delà Freud rejoignent le courant évolutionniste : le devenir de l'univers de la matière à l'homme et à travers l'homme de la supra-nature à la supernature s'explique par deux principes. Le premier principe est un principe de continuité interne à la matière qui contiendrait ainsi en elle l'exigence de son propre développement. Cependant, ce premier principe est

⁷¹Marcuse, *Raison et révolution*, 23.

⁷²Marcuse, *La fin de l'utopie*, 39 et sq.

⁷³Marcuse, *Eros et civilisation*, 120-7, et plus particulièrement le tableau, 125.

contrarié et ses manifestations freinées par une tendance constante au retour à l'inanimé (instinct de mort). Le second principe est celui de la Raison.

Cette théorie n'est pas celle d'une évolution continue; elle fait place à des seuils d'ordre qualitatif. Le premier est ce que Marcuse appelle le « tournant biologique géologique »⁷⁴. C'est le stade de la formation des instincts notamment de l'instinct de mort comme tentation du retour à l'inanimé, devant l'expérience douloureuse de la vie. Le second tournant « survient au seuil de la civilisation » ... Il n'est plus « biologique géologique »; le facteur étranger qui le provoque, c'est « L'ananke », la pénurie et son corrélat la lutte consciente pour l'existence⁷⁵. C'est le stade de la transformation de l'instinct de mort en morale et en agression socialement utile, ce qui rend la civilisation possible au terme d'un long processus; mais il est aussi le premier maillon de la chaîne des événements qui conduit à l'affaiblissement progressif d'Eros et par là au développement de l'agressivité et du sentiment de culpabilité. Le troisième tournant n'est qu'esquissé comme une possibilité, c'est celui de la « société non-répressive » comme négation et refus de la « société répressive »⁷⁶.

La philosophie de l'histoire dans l'œuvre de Marcuse, aboutit au concept de « société non-répressive », à l'affirmation de sa possibilité. Le fondement de la démarche critique de Marcuse est donc philosophique, mais cette philosophie est une philosophie inachevée, non systématique, non formalisée, peut-être une ontologie qui n'ose se donner pour telle puisqu'en définitive Eros semble être le principe de l'Être.

D. L'UTOPIE RATIONNELLE OU LE CONCEPT DE « SOCIÉTÉ NON-RÉPRESSIVE »

Comme utopie, la « société non-répressive » est un rêve, mais le rêve n'est pas nécessairement fantasme; il peut exprimer les aspirations refoulées de l'homme. L'utopie s'appuie sur l'imagination : « L'imaginaire joue un rôle extrêmement important dans la structure mentale : il lie les couches les plus profondes de l'inconscient aux produits supérieurs de la conscience (à l'art), le rêve à la réalité; il garde les archétypes de l'espèce, les idées éternelles, mais refoulées de la mémoire individuelle et collective, les images taboues de la liberté⁷⁷.

Lorsque les conditions économiques le permettent l'impossible devient possible. L'abondance, fut-elle relative, limite la portée du principe de réalité. L'utopie devient rationnelle et ce à un double titre, puisque d'une part elle n'exprime plus l'impossible et que, d'autre part, elle manifeste les exigences d'Eros en tant que principe constitutif de l'Être. Ainsi la « société non-répressive » est d'abord la société communiste de Marx, une société d'abondance où le développement des forces productives permet la satisfaction des besoins économiques de chacun, une société où les biens et les services sont répartis harmonieusement entre tous. L'accroissement de la productivité, du rendement, n'est plus un impératif catégorique.

Le travail subsiste, mais il s'agit du travail non aliéné qui n'est ni la propriété d'autrui, ni celle de la société ou du parti, mais du producteur⁷⁸. « C'est un

⁷⁴Ibid., 126, et André Clair, « Une philosophie de la nature », 61.

⁷⁵Marcuse, *Eros et civilisation*, 126, et Clair, « Une philosophie de la nature », 61.

⁷⁶Clair, « Une philosophie de la nature », 69.

⁷⁷Marcuse, *Eros et civilisation*, 128.

⁷⁸Marcuse, *Raison et révolution*, 129.

travail technique, et en tant que travail vraiment technique, il permet de réduire le travail pénible, physique et mental ». Dans ce domaine, le contrôle centralisé est rationnel s'il établit les conditions qui permettront une véritable autodétermination. « Alors l'autodétermination pourra être effective sur son propre plan pour décider de ce qui touche à la production et à la distribution du surplus économique et sur le plan de l'existence individuelle également »⁷⁹.

Il semble donc que l'autodétermination réalisable par étape constitue la base économique, sociale et politique de la « société non-répressive », mais elle ne « sera effective que lorsqu'il n'y aura plus de masses, mais des individus libres de toute propagande, de tout endoctrinement, de toute manipulation, qui seront capables de connaître et de comprendre les faits, d'évaluer enfin les solutions possibles. En d'autres mots, la société serait rationnelle et libre dans la mesure où elle serait organisée, mise en forme et renouvelée par un sujet historique essentiellement nouveau »⁸⁰.

Le concept de « sujet historique nouveau » renvoie à « la nouvelle anthropologie » que Marcuse entend élaborer et qui est essentiellement une « anthropologie culturelle ». A l'homme unidimensionnel s'oppose « l'homme omnidimensionnel » ou universel. André Clair souligne avec beaucoup d'à-propos la symétrie existant entre ces notions et celle « d'omnilatérité » développée dans les œuvres de jeunesse de Marx, et qui fondent son humanisme⁸¹. L'idée est la même, celle d'un accomplissement intégral de l'homme, de la réalisation intégrale de ses facultés et de la satisfaction de ses désirs dans une société d'abondance et non-répressive.

La nouvelle anthropologie culturelle est placée sous le double signe d'Eros et de l'imaginaire. L'imagination et plus particulièrement l'imagination artistique et ses mythes révèlent le véritable visage d'Eros. « L'art est peut-être le retour de qui a été refoulé. L'imagination artistique donne une forme au « souvenir inconscient » de la libération qui a échoué, de la promesse qui a été trahie »⁸². Au mythe de Prométhée — Héros de la lutte et de la domestication de la nature s'opposent les mythes d'Orphée et de Narcisse, les héros de la beauté et de la culture. « Ils ne sont pas devenus les héros du monde occidental, ajoute Marcuse : leur image est celle de la joie et de l'accomplissement; leurs voix celle qui ne commande pas mais qui chante; leur geste celui qui offre et qui reçoit; leur acte celui qui est la paix et met fin au labeur de la conquête; surmontant le temps, ils unissent l'homme à Dieu, l'homme à la nature »⁸³.

La société non-répressive est une civilisation de la satisfaction et en premier lieu de la satisfaction esthétique, la plus complète de toutes. L'idée est reprise dans le chapitre suivant d'*Eros et civilisation*, « Le domaine de l'esthétique »⁸⁴ : « La réalité qui « perd son caractère sérieux » est la réalité inhumaine du besoin et de la misère, et elle perd son caractère sérieux quand les besoins peuvent être satisfaits sans travail aliéné. Alors l'homme est libre de « jouer » avec ses facultés et ses potentialités et avec celles de la nature et ce n'est qu'en « jouant » avec elles qu'il est libre »⁸⁵.

⁷⁹Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 275.

⁸⁰*Ibid.*, 275-6.

⁸¹Clair, *Une philosophie de la nature*, 63. (Il s'agit des écrits de Marx de 1843 à 1845.)

⁸²Marcuse, *Eros et civilisation* 131.

⁸³*Ibid.*, 144.

⁸⁴*Ibid.*, 153-72.

⁸⁵*Ibid.*, 165.

Evoquant l'œuvre esthétique de Schiller, Marcuse y découvre les caractéristiques d'un ordre social non-répressif qu'il résume ainsi :

La transformation de la peine (labeur) en jeu et de la productivité répressive en productivité libre, transformation qui doit être précédée par la victoire sur le besoin (la misère), cette victoire est le facteur déterminant la nouvelle civilisation. L'autosublimation de la sensibilité (de l'instinct sensible) et la désublimation de la raison (de l'instinct formel) afin de réconcilier les deux parties antagonistes.

La victoire sur le temps dans le mesure où le temps détruit la satisfaction durable. « Ces éléments, ajoute Marcuse, sont pratiquement identiques à ceux d'une réconciliation du principe de plaisir et du principe de réalité »⁸⁶.

Mais il reste à démontrer que la libération instinctuelle est possible dans une société non-répressive sans condamner la civilisation à la répression, ce que Freud met en doute. Pour sa part, Marcuse prétend le contraire à la condition que soit instauré un ordre instinctuel et social durable. Son argumentation cependant n'en est pas une, puisqu'elle se résoud en une simple suggestion « la notion d'un ordre instinctuel non-répressif doit être d'abord mis à l'épreuve avec le plus « désordonné » des instincts la sexualité. Un ordre non-répressif n'est possible que si les instincts sexuels peuvent de par leur forme dynamique et dans des conditions sociales et existentielles transformées, fonder les relations érotiques durables entre les individus adultes »⁸⁷. La société non-répressive est développement intégral de la nature humaine. Eros et Logos se reconcilient.⁸⁸

IV. La question de la « médiation »

On sait depuis Hegel que l'homme n'est agent de changement — au double sens où il transforme la nature et lui-même — que parce qu'il est non satisfait, mécontent, mais l'histoire au sens le plus fort « la possibilité d'un changement radical n'apparaît que lorsque, pour reprendre une formule d'Eric Weil, l'homme est mécontent de son mécontentement »⁸⁹.

Le problème de la « médiation », le passage d'une société répressive à une société non-répressive n'est nullement « escamoté » dans la démarche critique d'Herbert Marcuse comme le prétend François Chirpaz⁹⁰. Il se situe à l'origine même de sa démarche critique puisque celle-ci s'appuie sur le constat du reflux de l'action révolutionnaire et de la pensée critique et s'il n'est pas résolu ce n'est pas en vertu de l'absence d'une éthique, c'est-à-dire de valeurs susceptibles de guider l'action politique en se situant comme « une exigence au cœur de la praxis »⁹¹. Certes l'on chercherait en vain dans l'œuvre de Marcuse une constellation de valeurs hiérarchisées, mais Eros projeté dans l'avenir y supplée; il est ce qui est digne d'être recherché, il est l'enjeu et la finalité de la raison pratique.

Les perspectives qu'ouvrent le dernier chapitre de *L'homme unidimensionnel* et que reprennent sous une forme plus nuancée les articles *La fin de l'utopie* et surtout

⁸⁶*Ibid.*, 169-70.

⁸⁷*Ibid.*, 174.

⁸⁸Clair, *Une philosophie de la nature*, 67.

⁸⁹Marcuse, *Raison et révolution*, présentation de Robert Castel, 33.

⁹⁰François Chirpaz, « Aliénation et utopie », *Esprit*, janvier 1969.

⁹¹*Ibid.*, 32.

les articles publiés dans *France Observateur*, *l'Express* et la *Revue internationale du socialisme* se limitent à peu de choses : « Le substrat des parias et des « outsiders » les autres races, les autres couleurs, les classes exploitées persécutées, les chômeurs et ceux qu'on ne peut pas employer »⁹² les étudiants contestataires, les intellectuels surtout représentent les seuls espoirs d'une perspective de changement politique.

Ceci légitime le jugement sévère de Serge Mallet. « Le système unidimensionnel d'Herbert Marcuse débouche ainsi sur une impossible tautologie, car ces déclassés, ces laissés pour compte de la société industrielle n'échappent pas eux non plus au conditionnement : en détruisant les objets de la civilisation blanche dont ils sont exclus, les révoltés des ghettos noirs ne choisissent pas un autre modèle de consommation. Restent bien sûr, ajoute Serge Mallet, les philosophes qui appuyés sur les escalives révoltés feront régner une « dictature pédagogique » éclairée aboutissant à éliminer de l'homme les tendances répressives »⁹³.

Le véritable problème de la médiation se situe au niveau même du diagnostic, s'il est exact, et il n'y a pas, du moins dans l'immédiat, d'alternative politique, et à fortiori d'alternative révolutionnaire. La répression est à ce point efficace que le prolétariat ou ses éléments les plus avancés ne peuvent prendre conscience des contradictions, celles-ci restent sans solution et, selon l'expression de Georg Lukacs, « le mécanisme dialectique de l'évolution la reproduit à une puissance plus élevée sous une forme modifiée avec une intensité accrue »⁹⁴. Ou bien le diagnostic est inexact et le reflux de l'action révolutionnaire n'est que passager. L'apparition de ce que Mallet appelle la nouvelle classe ouvrière peut aboutir à la formulation de nouvelles revendications révolutionnaires, sinon à une transformation qualitative des sociétés capitalistes.

Notre intention n'est pas de prendre partie dans ce débat. Dans l'un et l'autre cas les arguments avancés ne nous apparaissent pas convaincants; nous l'avons clairement indiqué dans cet essai en soulignant le caractère superficiel, voir partiel, de l'analyse économique, sociologique et politique de Marcuse. Les remarques que l'on pourrait adresser à Serge Mallet seraient d'un autre ordre : Il semble, et ce n'est qu'une opinion, que Mallet ait tendance à surestimer la capacité d'adaptation du capitalisme. « Les revendications ouvrières concernant la réduction substantielle du temps de travail, la revalorisation professionnelle, les possibilités de changement à l'intérieur de la sphère de la production »⁹⁵ se heurtent peut-être en France et en Europe à l'opposition déterminée du patronat.

Faut-il en conclure comme l'indiquaient Lucien Goldman et Henri Lefevre que la thèse de Marcuse ne s'appliquerait qu'aux Etats-Unis ? Ces opinions divergentes, car il ne s'agit en aucun cas d'analyses rigoureuses et systématiques, n'ont finalement comme telles que peu d'importance, car en discutant de stratégie sans avoir repris l'analyse à la base, tous ceux qui aujourd'hui se réfèrent à Marx s'en éloignent. Ce n'est pas le moindre intérêt de l'œuvre de Marcuse que de relancer, indirectement il est vrai, l'intérêt pour cette question.

⁹²Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 290.

⁹³Serge Mallet, « L'idole des étudiants rebelles », *Le nouvel observateur*, no 182, 1968.

⁹⁴Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, 244.

⁹⁵Serge Mallet, « La nouvelle classe ouvrière et le socialisme », dans *Revue internationale du socialisme*, année 2, no 8 (mars-avril 1965), 175.

V. Conclusion

En guise de conclusion, l'on évoquera ce jugement de Jean-Paul Sartre, qui rejoint au terme d'une démarche certes fort différente le double diagnostic sur lequel s'appuie l'ensemble de l'œuvre d'Herbert Marcuse : « Le marxisme s'est arrêté : précisément parce que cette philosophie veut changer le monde, parce qu'elle vise « le devenir monde de la philosophie », parce qu'elle est et veut être pratique, il s'est opéré en elle une véritable scission qui a rejeté la théorie d'un côté et la pratique de l'autre... La séparation de la théorie et de la pratique eut pour résultat de transformer celle-ci en un empirisme sans principe, celle-là en un savoir pur et figé »⁹⁶. Cette citation, à notre avis résume à la perfection la situation du mouvement socialiste qu'il soit d'inspiration léniniste ou social-démocrate, encore que dans ce dernier cas, « ce savoir pur et figé » ait été le plus souvent remplacé par un ensemble de lieux communs que ne dédaignerait pas la fraction la plus avancée de la bourgeoisie ou de la technocratie qui souvent la supplante.

Face à ce double échec que propose Herbert Marcuse ? Concernant la « praxis » pas grand chose, si ce n'est la volonté de conserver malgré tout une vague espérance. Certes, l'espoir qu'il place dans les minorités raciales et dans l'attitude contestataire de la nouvelle gauche américaine lui a valu une audience sans égale bien que limitée à certains milieux intellectuels, mais l'on peut mettre en doute la signification et la portée politique de cette attitude.

Lorsque limitée à des groupes minoritaires, la contestation si violente soit-elle ne saurait être qu'un catalyseur, qu'un détonnateur, c'est dire qu'en l'absence de conditions favorables, d'une situation révolutionnaire, elle ne saurait faire basculer les masses ou l'opinion publique du côté du changement. Il semble même que l'on pourrait soutenir que dans le contexte actuel, la violence de la contestation est d'autant plus forte que les groupes contestataires sont minoritaires et isolés et qu'elle risque fort d'aboutir à un résultat inverse de celui qui était réellement poursuivi en renforçant par les excès qu'elle entraîne fréquemment l'audience des partisans du statu quo, quand elle ne se solde pas par une répression accrue.

Par ailleurs, la contestation, surtout la contestation spontanée et inorganisée ne saurait constituer une stratégie susceptible de favoriser la conquête du pouvoir en l'absence d'une force politique fortement structurée, organisée et disciplinée. La décadence ou la mort des vieux partis est une idée à la mode mais qui ne devrait pas conduire à nier le rôle irremplaçable des organisations politiques en tant qu'instruments de conquête et d'exercice du pouvoir politique.

Une autre question d'un grand intérêt mais dont la discussion ne relève pas de cette étude serait celle de la crise des formations politiques de gauche et plus particulièrement des partis communistes de l'Europe occidentale. Herbert Marcuse n'est ni un homme politique, ni a fortiori un stratège et la lecture de ses écrits y compris celle de ses articles ou de ses déclarations n'apporte guère d'éléments susceptibles d'ouvrir du moins dans l'immédiat de nouvelles perspectives d'action pour la gauche socialiste. Après tout, le reflux de la « praxis » révolutionnaire est peut-être encore plus complet que celui qu'il entrevoit, mais ce ne serait pas le moindre de ses mérites que d'avoir pensé jusqu'au bout ce reflux et d'avoir mis

⁹⁶Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique* (Paris, 1960), 25.

l'accent sur le caractère dogmatique sclérosé et historiquement dépassé d'une idéologie sans prise sur les réalités de notre temps et à ce titre mystificatrice.

Par contre, l'apport théorique de Marcuse nous semble d'une toute autre importance, moins en raison des explications qu'il avance — nous avons souligné le schématisme et le caractère inachevé de ses analyses économiques, sociologiques et politiques — qu'en fonction de l'attitude et de la méthode critiques qui les sous-tendent et du renouvellement des idéologies qu'elles pourraient amorcer. Il était indispensable de rompre une fois pour toutes avec l'héritage de l'époque stalinienne et l'acte d'accusation que dresse Marcuse intéressera d'autant plus tous ceux qui ont été influencés ou se réfèrent à Marx qu'il se fonde sur les éléments les plus dynamiques du marxisme en tant que philosophie critique de l'histoire. Cette critique manifeste la contingence historique moins des écrits théoriques de Marx que de l'interprétation qu'en ont donné ceux qui se définissent comme ses continuateurs.

La dimension prophétique de l'œuvre d'Herbert Marcuse apparaît lorsqu'il s'attache à reconsidérer le « projet socialiste » dans une perspective qui n'est plus celle de l'industrialisation qui l'a vu naître et de la société industrielle qui a permis son développement, mais de la société post-industrielle.